Au bout de quatre ou cinq longs jours de captivité, matin Gertrude, dégoûtée et exaspérée outre mesure par de ces traits de sa gardienne, courut se blottir dans un coin de sa chambre, et là, le visage caché dans ses mains, elle demeura quelque temps à dévorer sa rage. Elle éprouva alors un besoin irrésistible de voir d'autres visages, d'entendre d'autres paroles, d'être autrement traitée. Elle pensa à son père, à sa famille; mais sa pensée reculait loin d'eux épouvantée. Toutefois elle se souvint qu'il ne dépendait que d'elle de trouver en eux des amis; et, à cette idée, elle éprouva une joie subite. A cette joie, succéda une confusion, un repentir extraordinaire de sa faute et un égal désir de l'expier. Non pas que sa volonté fût fermement arrêtée à cette détermination; mais elle ne s'y était jamais pliée à ce point. Elle se leva de là, alla à une petite table, reprit cette fatale plume et écrivit à son père une lettre pleine d'enthousiasme et de découragement, de tristesse et d'espérance, implorant son pardon et se déclarant, sans aucune réserve, prête à tout ce qui pourrait plaire à celui qui le lui devait accorder.

CHAPITRE X

Il y a des moments où l'âme, particulièrement celle des jeunes gens, est disposée de manière qu'il suffit de la moindre sollicitation pour obtenir d'elle tout ce qui a l'apparence d'une belle action et d'un sacrifice : comme une fleur à peine éclose se laisse mollement aller sur sa tige fragile, prête à abandonner ses parfums au premier souffle d'air qui vient voltiger autour d'elle. Ces moments, que l'on devrait admirer avec un religieux respect, sont précisément ceux que l'astuce intéressée épie attentivement et saisit au vol pour surprendre et enchaîner une volonté qui n'est pas sur ses gardes.

A la lecture de cette lettre, le prince*** vit aussitôt la brèche ouverte à ses anciennes et opiniâtres visées. Il envoya dire à Gertrude de se rendre auprès de lui; et, en l'attendant, il s'apprêta à battre le fer pendant qu'il était chaud. Gertrude comparut ; et, sans lever les yeux sur son père, elle se jeta à ses pieds et eut à peine la force de dire : Pardon. Celui-ci lui fit signe de se lever; mais, d'une voix peu propre à la rassurer, il lui répondit que le pardon, il ne suffisait pas de le désirer, ni de l'implorer; que c'était là une chose trop facile et trop naturelle pour quiconque a été trouvé en faute et redoute le châtiment; qu'en somme il fallait le mériter. Gertrude demanda tout bas et en tremblant ce qu'elle devait faire. A cela, le prince (notre cœur

se refuse à lui donner en ce moment le titre de père) ne répondit pas directement; mais il commença à parler longuement de la faute de Gertrude : et ces paroles froissaient le cœur de la pauvre fille comme une main calleuse promenée sur une plaie vive. Il continua en disant que quand même..... dans le cas où jamais.....il aurait eu d'abord quelque intention de l'établir dans le monde, elle avait maintenant mis à cela un obstacle insurmontable; car, en homme d'honneur qu'il était, il ne se serait jamais senti le courage de faire présent à un galant homme d'une jeune personne qui avait donné d'elle-même un pareil témoignage. La malheureuse écoutait et était anéantie : alors le prince, radoucissant par degrés sa voix et ses paroles, poursuivit en ajoutant que toutefois, à tout péché, il y avait remède et miséricorde; que le sien était de ceux pour lesquels le remède était plus nettement indiqué; qu'elle devait voir dans cette triste aventure comme un avertissement que la vie du monde était trop pleine de périls pour elle.....

« Ah oui! s'écria Gertrude ébranlée par la crainte, préparée par la honte et transportée, en ce moment, par un soudain mouvement de tendresse.

— Ah! vous le comprenez aussi, n'est-ce pas? reprit incontinent le prince. Eh bien! ne parlons plus du passé : tout est effacé. Vous avez pris le seul parti honorable, le seul parti décent qui vous restât; mais, puisque vous l'avez pris spontanément et de bonne grâce, c'est à moi de vous le rendre agréable en tout et pour tout; c'est à moi de vous en faire revenir tout l'avantage et tout le mérite : et je m'en charge. » En parlant ainsi, il agita une sonnette qui était sur la table, et dit au domestique qui entra : « La princesse et le jeune prince sur-le-champ. » Se retournant ensuite vers Gertrude, il poursuivit : « Je veux aussitôt leur faire part de ma joie; je veux qu'aussitôt tout le monde commence à vous traiter comme il convient. Une courte expérience vous a fait connaître ce qu'est un père sévère; vous saurez désormais ce qu'est un père affectueux. »

A ces paroles, Gertrude demeurait comme abasourdie. Tantôt elle se demandait comment ce *oui*, qui lui était échappé, avait pu avoir une si grande signification; tantôt elle cherchait s'il n'y aurait pas un moyen de le retirer ou

d'en restreindre le sens; mais la persuasion du prince paraissait si absolue, sa joie si jalouse, sa bienveillance si conditionnelle que Gertrude n'osa pas proférer une parole qui pût aucunement les troubler. Bientôt survinrent les deux personnages que le prince avait fait demander; et, en voyant là Gertrude, ils la fixèrent d'un regard incertain et étonné. Mais le prince, d'un air satisfait et affectueux qui leur en commandait un semblable : « Voilà, dit-il, la brebis égarée; et j'entends que ceci soit la dernière parole qui rappelle de tristes souvenirs. Voilà la joie, la consolation de notre famille. Gertrude n'a plus besoin de conseils; ce que nous désirions pour son bien, elle l'a voulu elle-même spontanément. Elle est résolue, elle m'a fait entendre qu'elle est résolue..... » A ce moment, Gertrude leva sur son père un regard effaré et suppliant, comme pour le conjurer de suspendre; mais il continua impertubablement : « Qu'elle est résolue à prendre le voile.

—Brava! bien! » s'exclamèrent à la fois la mère et le fils; et, l'un après l'autre, ils donnèrent l'accolade à Gertrude qui accueillit ces démonstrations d'amitié avec des larmes qui furent interprétées comme des larmes de bonheur. Alors le prince s'étendit en longs développements sur ce qu'il comptait faire pour rendre le sort de sa fille aussi heureux et aussi brillant que possible. Il parla des distinctions qu'elle aurait au monastère ainsi que dans le pays; qu'elle y serait comme une princesse, le représentant de la famille; qu'aussitôt que l'âge le permettrait, elle serait élevée à la première dignité; qu'en attendant, elle ne serait sujette que de nom. La princesse et le petit prince renouvelaient à tout propos les félicitations et les applaudissements : Gertrude était comme possédée par un songe.

« Il faudra ensuite fixer le jour où nous irons à Monza faire la demande à l'abbesse, dit le prince. Comme elle va être contente! Et puis ai-je besoin de dire combien tout le monastère saura apprécier l'honneur que lui fait Gertrude? Au fait..... pourquoi n'irions-nous pas aujourd'hui même? Gertrude prendra volontiers un peu l'air.

— Eh bien! allons, dit la princesse

— Je vais donner les ordres, ajouta le petit prince.

— Mais.. proféra tout bas Gertrude.

— Doucement, doucement, reprit le prince. Laissons-la elle-même en décider : peut-être aujourd'hui ne se sent-elle pas assez bien disposée, et aimerait-elle mieux attendre jusqu'à demain. Dites, voulez-vous que nous allions aujourd'hui ou demain?

— Demain, répondit d'une voix faible Gertrude, à qui il semblait encore gagner quelque chose en gagnant un peu de temps.

— Demain, dit le prince d'un ton solennel : Elle a décidé qu'on ira demain. En attendant, je vais aller demander au vicaire des religieuses de me fixer un jour pour l'examen. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : le prince sortit, et se rendit effectivement (ce qui ne fut pas un petit honneur) chez le vicaire en question ; et il en eut promesse pour le surlendemain.

Pendant tout le reste de cette journée, Gertrude n'eut pas deux minutes de répit. Elle aurait désiré pouvoir reposer son esprit de tant d'émotions, laisser, pour ainsi dire, s'éclaircir ses pensées ; se rendre compte à elle-même de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle avait à faire ; savoir ce qu'elle voulait; ralentir un moment cette machine qui, mise à peine en mouvement, prenait déjà sa course d'une manière si précipitée ; mais il n'y eut pas moyen. Les occupations se succédaient sans trêve, elles s'engrenaient, pour ainsi dire, les unes dans les autres. Après ce solennel entretien, elle fut conduite dans le cabinet de la princesse pour y être, sous sa direction, parée et ajustée des mains de sa propre camériste. On n'avait pas encore terminé de mettre la dernière main à sa toilette, que l'on vint annoncer que la table était servie. Gertrude passa au milieu des révérences des domestiques qui lui donnaient des marques de congratulation pour son rétablissement, et se trouva ensuite en présence de quelques-uns de ses parents les plus proches qui avaient été conviés en toute hâte pour lui faire honneur et pour se féliciter avec elle des deux heureuses nouvelles, celle de son retour à la santé et celle de la manifestation de sa vocation.

La jeune épouse (c'est ainsi que l'on appelait les jeunes personnes qui étaient sur le point de prendre l'habit ; et tout le monde, dès son apparition, salua Gertrude de ce nom), la

jeune épouse eut assez à faire pour répondre à tous les compliments qui lui étaient adressés. Elle sentait bien que chacune de ses réponses était comme un nouveau consentement, une nouvelle confirmation ; mais le moyen de répondre autrement? Peu après le repas, vint l'heure de la promenade. Gertrude monta dans une calèche avec sa mère et avec deux de ses oncles qui s'étaient trouvés au nombre des conviés. Après le tour usuel, on vint aboutir à l'avenue *Marina* qui traversait alors l'espace aujourd'hui occupé par les jardins publics, et était le lieu de rendez-vous où les seigneurs venaient en équipage pour se récréer des fatigues et des ennuis de la journée. Les deux oncles parlèrent beaucoup à Gertrude, comme les convenances l'exigeaient en ce jour; et l'un d'eux, qui, mieux que l'autre, paraissait connaître chaque personne, chaque équipage, chaque livrée, et avait à tout instant quelque chose à dire du seigneur un tel et de la signora une telle, s'interrompit tout à coup et, se tournant vers sa nièce : Ah ! petite espiègle, lui dit-il : vous donnez un coup de pied à toutes ces niaiseries : vous êtes une rusée, vous ; vous nous plantez là, dans les embarras, nous autres pauvres mondains, et vous allez mener une bienheureuse vie, et monter au paradis en carrosse.

Sur la brune, on retourna à la maison ; et les domestiques, descendant en hâte avec des flambeaux, annoncèrent que beaucoup de visiteurs étaient à attendre. La grande nouvelle s'était répandue, et parents et amis s'empressaient de venir faire leur devoir. On entra dans le salon de conversation. La jeune épouse en fut l'idole, le joujou, la victime. C'était à qui s'en emparerait : qui se faisait promettre des dragées ; qui lui promettait d'aller lui faire des visites; qui lui parlait de la mère une telle, sa parente ; qui d'une autre mère une telle, sa connaissance; qui vantait le beau ciel de Monza ; qui parlait, la bouche pleine, de la haute dignité dont elle y jouirait. D'autres, qui n'avaient pas encore pu approcher de Gertrude ainsi assiégée, se tenaient guettant le moment de pouvoir s'avancer, et éprouvaient une sorte de remords jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés de leur devoir. Peu à peu la réunion alla en s'éclaircissant ; tous s'en allèrent sans regrets, les uns après les autres; et Gertrude resta seule avec la famille.

« Finalement, dit le prince, j'ai eu la consolation de voir ma fille traitée selon son rang. Il faut convenir toutefois qu'elle s'est aussi comportée à merveille, et qu'elle a prouvé qu'elle ne sera pas embarrassée pour jouer le premier rôle et pour soutenir l'honneur de la famille. »

On soupa à la hâte pour se retirer de bonne heure, afin d'être prêts le lendemain de bon matin.

Gertrude consternée, dépitée et, en même temps, un peu enorgueillie de toutes les flatteries de cette journée, se ressouvint en ce moment de ce qu'elle avait enduré de la part de sa geôlière; et, voyant son père si bien disposé à lui complaire en tout, hormis en une seule chose, elle voulut profiter de l'apogée où elle se trouvait pour satisfaire au moins une des passions qui la torturaient. Elle manifesta donc une grande répugnance à se retrouver avec cette femme en se plaignant très-amèrement de ses procédés.

« Comment! dit le prince, cette femme vous a manqué de respect! Demain, demain je lui laverai la tête, et de la belle manière. Fiez-vous à moi et comptez que vous en aurez entière satisfaction. En attendant, ma fille, dont je suis content, ne doit pas avoir auprès d'elle une personne qui lui déplaît. » Cela dit, il fit appeler une autre femme à laquelle il ordonna de se tenir au service de Gertrude qui, ruminant alors et dégustant la satisfaction qu'elle venait d'obtenir, s'étonnait d'y trouver si peu de saveur en comparaison du vif désir qu'elle en avait éprouvé. Ce qui, même malgré elle, captivait toute sa réflexion, c'était le sentiment des progrès effrayants qu'elle avait faits en ce jour sur le chemin du cloître, et la pensée que, pour en revenir maintenant, il lui faudrait une force et une résolution infiniment plus grandes que celles qui auraient pu suffire quelques jours auparavant, et dont pourtant elle ne s'était pas sentie capable.

La femme qui vint pour l'accompagner à sa chambre, était déjà ancienne dans la maison. Elle avait été la gouvernante du jeune prince qu'elle avait reçu des bras de sa nourrice et élevé jusqu'à l'adolescence; et elle avait placé en lui tout son orgueil, toutes ses espérances, toute sa gloire. La décision prise en ce jour l'avait rendue aussi heureuse que s'il se fût agi d'une bonne fortune l'intéressant personnellement.

Pour compléter la journée, Gertrude fut forcée d'écouter les félicitations, les louanges et les conseils de cette vieille femme qui se mit à l'entretenir de plusieurs de ses tantes et grand'tantes qui s'étaient trouvées très-enchantées de la vie monastique parce que, étant issues de cette noble famille, elles avaient toujours joui des premières dignités, avaient toujours su tenir une main au dehors et, de leur parloir, étaient sorties plus d'une fois victorieuses d'entreprises où les plus grandes dames du monde avaient échoué. Elle lui parla des visites qu'elle ne manquerait pas de recevoir, et de celle surtout que lui ferait aussi un jour le seigneur jeune prince avec sa jeune épouse qui ne pourrait être, à coup sûr, qu'une très-grande dame; et qu'alors non-seulement le monastère, mais tout le pays serait en émoi. La vieille gouvernante avait parlé pendant qu'elle déshabillait Gertrude, elle parlait que Gertrude était déjà couchée, et Gertrude dormait qu'elle parlait encore. La jeunesse et la fatigue avaient été plus fortes que les soucis. Le sommeil fut agité, troublé, plein de rêves pénibles, mais il ne fut interrompu que par la voix stridente de la vieille femme qui vint de grand matin la réveiller pour qu'elle s'apprêtât au voyage de Monza.

« Debout, debout, notre jeune épouse! Il fait grand jour; et, avant que vous soyez habillée et ajustée, il faudra bien une heure. Madame la princesse est en train de se lever : on l'a réveillée quatre heures plus tôt que d'habitude. Le seigneur jeune prince est déjà descendu aux écuries, puis il est remonté, et est tout prêt pour le départ quand on voudra. Toujours alerte comme un levraut, ce diablotin: mais il était ainsi même dès sa plus tendre enfance; et je puis en parler savamment, moi qui l'ai tenu dans mes bras. Mais, lorsqu'il est pour partir, il ne faut pas le faire attendre; car alors, bien qu'il soit de la meilleure pâte du monde, il s'impatiente et mène beau bruit. Ce cher enfant! Il ne faut pas lui en vouloir, c'est un effet de tempérament; et puis cette fois il a aussi un peu raison; car, après tout, c'est pour vous qu'il prend toute cette peine. Gare, dans ces moments-là, à qui s'aviserait de le heurter! Il n'a de respect pour personne, hormis pour le seigneur prince. Mais un jour c'est lui qui sera le seigneur prince; le plus tard possible toute-

fois. Vite, vite, signorina; pourquoi restez-vous donc ainsi ébahie à me regarder? A l'heure qu'il est, vous devriez déjà être hors du nid. »

A l'idée du petit prince impatienté, toutes les autres pensées qui, dès son réveil, étaient venues en foule se presser dans l'esprit de Gertrude, se levèrent aussitôt comme une volée de moineaux à l'apparition d'un épouvantail. Elle obéit, s'habilla à la hâte, se laissa ajuster et descendit au salon où ses parents et son frère se trouvaient réunis. On la fit s'asseoir sur un fauteuil et on lui apporta une tasse de chocolat; ce qui, en ce temps-là, équivalait à la robe virile que l'on donnait chez les Romains.

Lorsqu'on vint annoncer que la voiture était prête, le prince tira sa fille à l'écart et lui dit : « Allons Gertrude, hier vous vous êtes fait honneur : aujourd'hui vous devez vous surpasser. Il s'agit de paraître au monastère et dans le pays où vous êtes appelée à tenir le premier rang. On vous attend. (Il est inutile de dire que le prince avait, le jour précédent, envoyé un avis à l'abbesse). On vous attend, et tous les yeux seront fixés sur vous. De la dignité et de la désinvolture. L'abbesse vous demandera ce que vous désirez: affaire de pure formalité. Vous pouvez répondre que vous demandez à être admise à prendre l'habit dans ce couvent où vous avez été élevée avec tant de sollicitude, et où vous avez reçu tant de marques d'amitié : ce qui est la pure vérité. Prononcez ce peu de mots d'un air dégagé, afin que l'on ne puisse pas dire que l'on vous a fait la leçon et que vous ne savez pas parler par vous-même. Ces bonnes mères ne savent rien de ce qui est arrivé : c'est un secret qui doit rester enseveli au sein de la famille. Toutefois, n'ayez pas un visage contrit et incertain qui puisse donner lieu à quelque soupçon. Montrez de quel sang vous êtes issue : soyez affable et modeste; mais souvenez-vous qu'en ce lieu, hormis votre famille, il n'y a personne au-dessus de vous. »

Sans attendre de réponse, le prince se mit en mouvement: Gertrude, la princesse et le petit prince le suivirent; ils descendirent l'escalier et les voilà en voiture. Les embarras et les soucis du monde et la vie heureuse du cloître, surtout pour les jeunes filles d'une illustre naissance, furent le sujet de la conversation pendant le trajet. Vers la fin du voyage, le prince renouvela ses instructions à sa fille et lui répéta plusieurs fois la formule de la réponse. En entrant dans ce pays, Gertrude se sentit le cœur serré; mais son attention fut momentanément attirée par je ne sais quels seigneurs qui, ayant fait arrêter la voiture, débitèrent je ne sais quel compliment. On se remit en route et l'on se dirigea plus lentement vers le monastère sous les regards d'une foule de curieux qui accouraient de toutes parts sur leur passage. Au moment où la voiture s'arrêta devant ces murs, devant cette porte, le cœur de Gertrude se serra encore bien davantage. On descendit entre deux files de peuple que les domestiques faisaient se tenir en arrière. Tous ces yeux fixés sur la pauvre fille lui imposaient l'obligation d'étudier à chaque instant sa contenance; mais ceux qui, plus que tous les autres ensemble, la tenaient en respect, c'étaient ceux de son père, vers lesquels, malgré la crainte si grande qu'ils lui inspiraient, elle ne pouvait s'empêcher de tourner à tout moment les siens. Et ces deux yeux gouvernaient ses mouvements et l'expression même de sa physionomie, comme par le moyen de rênes invisibles.

Après avoir traversé la première cour, on entra dans la seconde, et là apparut la porte du cloître intérieur toute grande ouverte et entièrement occupée par des religieuses. Au premier rang, était l'abbesse entourée des plus anciennes : derrière elles, d'autres religieuses pêle-mêle, quelques-unes sur la pointe des pieds : au dernier rang, les sœurs converses montées sur des escabeaux. On voyait aussi çà et là, parmi les frocs, scintiller à mi-hauteur quelques petits yeux, apparaître quelques petits visages : c'étaient les plus adroites et les plus hardies des pensionnaires qui, se glissant, s'insinuant entre les religieuses, étaient parvenues à se faire quelques petits jours, afin de voir, elles aussi, quelque chose. Du sein de cette foule, s'élevaient des acclamations : on voyait beaucoup de bras s'agiter en signe de bienvenue et de réjouissance. On arriva à la porte; Gertrude se trouva face à face avec la mère-abbesse. Après les premiers compliments, celle-ci, avec un accent à la fois joyeux et solennel, lui demanda ce qu'elle désirait en ce lieu où il n'y avait personne qui pût rien lui refuser.

« Je viens... » commença à dire Gertrude; mais, au moment

de proférer les paroles qui devaient décider presque irrévocablement de sa destinée, elle éprouva un instant d'hésitation et demeura les yeux fixés sur la foule qui était devant elle. En cet instant, elle vit une de ses compagnes les plus intimes qui la regardait d'un certain air mêlé de compassion et de malice, et qui semblait dire : Ah! la voilà donc tombée dans le panneau, la belle! Cette vue, en réveillant plus vivement dans son âme tous ses anciens sentiments, lui restitua aussi un peu de son premier, mais trop faible courage; et déjà elle était à chercher une réponse quelconque, différente de celle qui lui avait été inculquée. Mais, ayant levé les yeux sur son père, comme pour essayer ses forces, elle aperçut dans ses traits une inquiétude si sombre, une impatience si menaçante que, résolue par frayeur et avec la même promptitude qu'elle aurait mise à prendre la fuite devant un objet terrible, elle poursuivit : « Je viens demander d'être admise à prendre l'habit de religieuse dans ce couvent où j'ai été élevée avec tant d'affection. » L'abbesse s'empressa de répondre qu'il lui était assez pénible, en cette circonstance, que les règlements lui défendissent de donner immédiatement une réponse qui ne pouvait être prononcée que par les suffrages communs des religieuses, et qui devait être précédée de la licence des supérieurs. Que toutefois Gertrude connaissait assez les sentiments qu'on avait pour elle en ce lieu, pour prévoir quelle serait cette réponse; et qu'en attendant aucun règlement n'empêchait ni l'abbesse ni les sœurs de manifester la joie qu'elles ressentaient de cette demande. Il s'éleva alors un tumulte confus de congratulations et d'acclamations. On apporta aussitôt de grands plateaux remplis de sucreries qui furent présentées d'abord à la jeune épouse et ensuite aux parents. Tandis que quelques-unes des religieuses se l'arrachaient, que d'autres faisaient des compliments à sa mère et d'autres au jeune prince, l'abbesse fit prier le prince de vouloir bien venir à la grille du parloir où elle l'attendait. Elle était accompagnée de deux anciennes; et, lorsqu'elle le vit paraître, « Seigneur prince, dit-elle, pour me conformer aux règlements...pour remplir une formalité indispensable, bien que dans ce cas... pourtant je suis forcée de vous dire... que toutes les fois qu'une jeune fille demande à être admise à prendre l'habit... la

supérieure, que je suis indignement... est tenue d'avertir les parents... que... si par hasard... ils contraignaient la volonté de leur fille, ils encourraient l'excommunication. Vous m'excuserez...

— Parfaitement, parfaitement, révérende mère. Je loue votre exactitude; c'est trop juste... Mais vous ne pouvez douter...

— Oh! songez donc, seigneur prince.. j'ai parlé pour remplir une obligation très-précise... du reste...

— Sans doute, sans doute, mère-abbesse. »

Après avoir échangé ce peu de mots, les deux interlocuteurs se firent mutuellement une révérence et se séparèrent, comme s'il avait été également à charge à l'un et à l'autre de prolonger cet entretien; et ils allèrent rejoindre chacun leur compagnie, l'un au dehors et l'autre au dedans de l'enceinte du cloître. Allons, dit le prince : Gertrude aura bientôt tout le loisir de jouir à son aise de la compagnie de ces bonnes mères. Pour le moment, nous les avons assez longtemps dérangées. Et, ayant fait un salut, il donna à entendre qu'il voulait partir. La famille se mit en mouvement, on renouvela les compliments et on partit.

Pendant le retour, Gertrude n'avait guère envie de parler. Effrayée du pas qu'elle venait de faire, honteuse de sa lâcheté, dépitée contre les autres et contre elle-même, elle supputait tristement les occasions qui lui restaient encore de dire *non;* et, faiblement, confusément, elle se promettait à elle-même que dans celle-ci, ou dans celle-là ou dans cette autre elle serait plus avisée et plus forte. Toutes ces pensées n'avaient pourtant pas encore entièrement dissipé de son esprit la frayeur que lui avait causée ce regard courroucé de son père; si bien que, lorsque, par un coup d'œil jeté à la dérobée sur son visage, elle parvint à s'assurer qu'il n'y restait plus aucun vestige de colère, et que même il semblait très-satisfait d'elle, elle s'en estima très-heureuse et fut pour un moment toute contente.

A peine arrivés, il fallut d'abord s'occuper d'une longue et minutieuse toilette, puis vint le dîner, puis quelques visites, puis la promenade, puis la conversation, et puis le souper. Ce repas touchait à sa fin lorsque le prince mit sur le tapis une autre affaire, le choix de la marraine. C'est

ainsi qu'on appelait une dame qui, à la prière des parents, devenait la gardienne et la conductrice de la future religieuse durant le temps qui devait s'écouler entre la demande et la prise d'habit; et ce temps était employé à visiter les églises, les édifices publics, les sociétés, les villas, les sanctuaires; en un mot, toutes les choses les plus notables de la ville et des environs, afin que la jeune personne, avant de prononcer un vœu irrévocable, se rendît bien compte de ce à quoi elle renonçait.

« Il faudra songer à une marraine, dit le prince, attendu que demain le vicaire des religieuses viendra pour les formalités de l'examen et qu'aussitôt après Gertrude sera proposée au chapitre pour être acceptée par les mères. » En prononçant ces paroles, il s'était tourné du côté de la princesse; et celle-ci, prenant cela pour une invitation à donner son avis, commençait à dire : Il y aurait... Mais le prince l'interrompit : « Non, non, madame la princesse : la marraine doit avant tout agréer à la jeune épouse; et bien que l'usage général en confère le choix aux parents, néanmoins Gertrude a tant de jugement, tant de tact qu'elle mérite bien que l'on s'écarte pour elle des règles ordinaires. » Et se tournant vers Gertrude dans l'attitude de quelqu'un qui annonce une grâce singulière, il poursuivit : « Chacune des dames qui se sont trouvées ce soir à la conversation possède les conditions nécessaires pour être marraine d'une fille de notre maison; et chacune, j'aime à le croire, se tiendra honorée d'avoir la préférence : choisissez vous-même. »

Gertrude sentait bien que choisir, c'était donner un nouveau consentement; mais la proposition était faite avec tant de solennité qu'un refus aurait pu sembler du mépris, et que s'en excuser aurait pu paraître de l'ingratitude ou tout au moins une chose désobligeante. Elle fit donc encore ce nouveau pas, et elle nomma la dame qui, dans cette soirée, lui avait été le plus sympathique, c'est-à-dire, celle qui lui avait fait le plus de caresses, qui l'avait le plus flattée, qui l'avait traitée avec ces manières familières, affectueuses et empressées qui donnent les apparences d'une ancienne amitié à une connaissance datant à peine de quelques instants. Vous ne pouviez mieux choisir, s'écria le prince qui précisément désirait et s'attendait à ce choix. Que ce fut calcul ou hasard, il était

arrivé ce qui arrive lorsqu'un prestidigitateur, faisant passer sous vos yeux les cartes d'un paquet, vous dit d'en penser une qu'ensuite il se fait fort de deviner; mais il a pris soin de vous les faire passer de manière que vos yeux ne puissent s'arrêter que sur une seule. Cette dame avait tellement entouré Gertrude pendant toute la soirée, elle l'avait tellement occupée d'elle-même qu'il aurait fallu à la jeune fille un véritable effort d'imagination pour penser à une autre. Tant d'empressement, d'ailleurs, n'était pas sans motifs : la dame avait, depuis longtemps déjà, arrêté ses vues sur le jeune prince pour en faire son gendre; elle regardait par conséquent les affaires de cette maison comme les siennes propres; et il était bien naturel qu'elle s'intéressât à cette chère Gertrude autant que ses parents les plus proches.

Le lendemain, Gertrude s'éveilla avec la préoccupation de l'examinateur qui devait venir; et, tandis qu'elle était à se demander si et comment elle pourrait saisir cette occasion si décisive pour revenir sur ses pas, le prince la fit appeler. « Eh bien! ma fille, lui dit-il : jusqu'ici vous vous êtes comportée on ne peut mieux : aujourd'hui il s'agit de couronner l'œuvre. Tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour a été fait de votre consentement. Si, dans cet intervalle, il vous était survenu quelque doute, quelque petit repentir, caprices de jeunesse, vous auriez dû vous en expliquer; mais, au point où en sont maintenant les choses, le temps des enfantillages est passé. Cet homme de bien qui doit venir ce matin vous fera mille questions sur votre vocation : il vous demandera si c'est de votre plein gré que vous entrez au couvent, et le pourquoi, et le comment, et que sais-je? Si vous tâtonnez dans vos réponses, il vous tiendra sur la sellette Dieu sait combien de temps. Ce serait pour vous un grand ennui et une bien grande fatigue; mais il en pourrait aussi résulter un inconvénient beaucoup plus grave. Après toutes les démonstrations publiques qui ont été faites, la moindre hésitation que vous laisseriez paraître mettrait mon honneur en question, pourrait faire croire que j'ai pris une légèreté de votre part pour une résolution sérieuse, que j'ai agi avec précipitation, que j'ai..... que sais-je encore? Dans ce cas, je me verrais dans la nécessité de choisir entre deux